

guerre, à cette sorte de passion sportive qui les pousse à s'en prendre à l'Autriche de toutes choses, à la quereller sans cesse, et qui donne à la vie publique austro-hongroise l'apparence d'une séance de boxe indéfinie. Tous les coups que les Autrichiens ont reçus de ce côté, ils les ont « encaissés » avec une résignation débile, sans jamais laisser paraître le moindre ressentiment. A lire la presse viennoise de la guerre, on ne peut s'empêcher de penser au rapport quotidien présenté au souverain dans une cour décrépète, et qui lui assure que tout va bien et qu'il n'y a rien à signaler dans l'Empire, au matin même du jour où tout doit s'écrouler.

On n'obtient cette placidité que grâce à la docilité longuement cultivée et surveillée d'un esprit public disposé à s'en remettre aux grands du soin des affaires publiques. Un an environ avant la guerre, j'ai été reçu, dans son cabinet d'où l'on entendait le fracas rythmé des machines qui martelaient des nouvelles et des opinions pour les gens de la rue, par le directeur d'un des grands journaux viennois, homme de grande finesse qu'il savait accommoder aux circonstances. Il se montrait alors fort nationaliste, ce qui me fut, un an avant la guerre, une inquiétude préparatoire. Il doit à l'heure présente, étant d'esprit délicat et libre, terriblement redouter de devenir Prussien et le dissimuler plus fort encore. Il m'entretint de choses de métier : « Les exigences de l'esprit public, disait-il, varient suivant les latitudes. Le premier besoin du Français qui s'éveille, c'est qu'on lui apporte, avant même son déjeuner, la nouvelle surprenante, émouvante qui lui fournira un sujet d'entretien vif et animé